

Le Caire et Youssef Chahine

NATIF D'ALEXANDRIE, lieu cosmopolite de sa tétralogie autobiographique, Youssef Chahine a pourtant fait l'essentiel de sa carrière au Caire, la ville de toutes les histoires. Avec *Gare centrale*, un film sorti en 1958 qui mélange puissamment l'influence du néoréalisme avec le mélodrame égyptien, Chahine frappe un premier grand coup. L'immense gare du Caire devient un espace où se croisent des mondes hétérogènes – travailleurs et chômeurs, syndiqués et clandestins, riches et pauvres – dans un tourbillon orchestré autour du cœur battant de cette ville dont le pouls ne s'arrête jamais de battre. Dans *Le Moineau*, réalisé au début des années 1970, Le Caire est le lieu de manifestations monstres au moment de la guerre des six jours. Mais, plus récemment, dans *L'Autre*, la capitale égyptienne est devenue une cité dure, affairiste, gangrenée par une mondialisation qui favorise spéculation et corruption. Ville de contrastes, Le Caire est aussi et avant tout pour Chahine l'endroit où il travaille et vit. C'est dans un moyen-métrage, *Le Caire raconté* par Youssef Chahine, réalisé au début des années 1990 pour France 2, que le cinéaste exprime le plus profondément son amour pour sa ville d'adoption.



«LE CHAOS» / CAT'S

Il y prend le pouls de la rue, y rencontre le peuple qui arpente les rues, fait état de la montée de l'intégrisme. On y sent comme jamais l'infatigable rythme de la cité et les tensions qui la traversent. Véritable symphonie dédiée à sa ville, ce film est pour Chahine la preuve que Le Caire demeure l'espace de tous les conflits, mais aussi de tous les possibles...

Th. J.

c'était super pas cher. » S'ils choisissent de rester à Paris, les plus chanceux s'offrent un cadre de calme et de verdure en investissant les anciennes cours industrielles de l'Est parisien : « *C'est un élément décisif qui nous permet de rester à Paris, parce que c'est évident que si on habitait sur un boulevard, bruyant et sur lequel on ne pourrait pas ouvrir les fenêtres, on n'aurait peut-être pas la même approche de la situation. Là, on est un peu dans une bulle aussi, donc (...) on n'a pas les inconvénients de la vie urbaine.* » Pionniers des repas entre voisins, les nouveaux habitants développent une sociabilité de l'« entre-soi » à la faveur de la fermeture de ces cours réhabilitées (4).

C'est seulement au milieu des années 1990, après l'élection de Jean Tibéri à la mairie de Paris, que celle-ci abandonne définitivement la rénovation pour se rallier à la réhabilitation en aidant les proprié-

taires privés, presque sans contrepartie. Ce soutien s'accompagne d'une panoplie de politiques publiques allant dans le sens des gentrificateurs – politique culturelle, promotion des espaces verts et des circulations douces, amélioration des espaces publics –, tandis que la production de logements sociaux est au plus bas. Après la crise immobilière de 1990-1991, les prix retrouvent une courbe ascendante entre 1998 et 2008. En dix ans, la frénésie d'achat a été soutenue par la baisse des taux de prêts bancaires et le prix moyen au mètre carré des appartements anciens a été multiplié par 2,8 à Paris, et par 3,5 dans un arrondissement proche du centre comme le 10^e (5).

ALONDRES, le soutien à la réhabilitation privée de l'habitat a été beaucoup plus précoce, dès les années 1960, tandis que le désengagement de la production de logements sociaux et les nouvelles politiques de rénovation des quartiers populaires au profit des classes supérieures (notamment les anciens docks) ont commencé dès les années 1980. Paris se distingue donc de Londres par un soutien plus tardif et moins univoque des pouvoirs publics à la gentrification. Cela se traduit par la moindre rapidité du processus, qui s'étend sur plusieurs décennies. Comme le montre la carte ci-contre, la gentrification s'opère par des fronts pionniers à partir des beaux quartiers de l'Ouest parisien (6).

Cette diffusion n'est toutefois pas linéaire. Elle a ses avant-postes qui sont les lieux remarquables comme la Butte-Montmartre, les espaces verts ou les canaux. C'est le cas par exemple du canal Saint-Martin, ancienne concentration d'entrepôts industriels autour de laquelle les

(1) Lire Sylvie Tissot, « L'invention des "quartiers sensibles" », page 56.

(2) On utilise le terme de « gentrificateurs » pour désigner ces ménages des classes moyennes et supérieures qui acquièrent un logement dans un quartier populaire et le réhabilitent. On distingue également des gentrificateurs dits « marginaux », qui sont plus jeunes et moins aisés que les précédents, mais travaillent aussi dans le domaine culturel (intermittents du spectacle, par exemple), achètent un logement grâce à un héritage et le réhabilitent par eux-mêmes. La gentrification passe aussi par la sélection croissante des locataires à travers la hausse des loyers.

(3) Patrick Simon, « La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation, Belleville, Paris 20^e », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 68, Paris, 1995, p. 161-190.

(4) Cf. « Les anciennes cours réhabilitées des faubourgs : une forme de gentrification à Paris », *Espaces et Sociétés*, n° 132-133, Paris, 2008, p. 91-106.

(5) Source : base BIEN de la Chambre des notaires de Paris - Ile-de-France.

(6) Cf. « Les dynamiques spatiales de la gentrification à Paris », site Internet Cybergeogeo (<http://cybergeogeo.revues.org>) pour comprendre le mode de construction de cette carte.